

Jeu

Yvonne Duckett (madame Jean-Louis Audet)

Pierre Audet

Théâtre et argent
Numéro 122, 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/16402ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Audet, P. (2007). Yvonne Duckett (madame Jean-Louis Audet).
Jeu, (122), 134–140.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

PORTRAIT



Madame Audet.
Photo : Larose.

Yvonne Duckett (madame Jean-Louis Audet)

Au plus fort de la crise, en 1933, Yvonne Duckett ouvre une école dans le sous-sol de sa maison du Plateau-Mont-Royal. Elle met sur sa porte une inscription que les voisins lisent avec un étonnement amusé: *Madame Jean-Louis Audet, école de phonétique et de diction*. Phonétique? Ce mot ne leur dit absolument rien. Et puis, madame Audet est une femme de quarante ans, mariée, mère de deux adolescents. Avec une réputation d'extravagance.

Dans le quartier, on reconnaît de loin sa silhouette maigrelette, ses grands chapeaux exubérants qu'elle pique maladroitement dans ses cheveux roux relevés en chignon, et surtout sa démarche sautillante qui dégage une résolution indomptable. Elle arrive partout comme si on n'attendait plus qu'elle, en parlant déjà, s'amusant d'une chose vue ou riant de sa dernière étourderie, engageant la conversation sans se présenter, d'une voix claire qui force son interlocuteur surpris à répondre sur le même ton. Les mots crépitent dans sa bouche, sonores et précis. Même si elle ne parle pas pointu, les gens du quartier croient volontiers qu'elle est française.

Yvonne Duckett naît à Sorel le 1^{er} octobre 1889. Son père, Richard Duckett, fils d'un immigrant irlandais, et sa mère, Delia Tellier, Québécoise francophone, communiquent très tôt à leurs trois fils et trois filles le goût de la littérature et de l'histoire. À la maison, la conversation passionnée roule sur tous les sujets, véritable coq-à-l'âne, souvent du français à l'anglais. À huit ans, derrière le petit magasin général de son père, rue Marie-Anne à Montréal, Yvonne improvise de petites pièces et des monologues de son cru, organise avec la marmaille du voisinage des spectacles de chansons qu'elle chorégraphie. À onze ans, elle se fâche avec son père, qui refuse de l'envoyer au collège classique comme ses frères. Elle est révoltée par cette décision injuste, sans rapport avec l'esprit égalitaire dans lequel tous les enfants Duckett ont été élevés jusqu'ici. Elle s'entête. Lui aussi. Elle commence à apprendre par elle-même le latin et le grec. Elle y met tellement d'ardeur qu'elle est bientôt capable de compléter les devoirs de son frère aîné Richard, qui n'a plus la tête aux études. Champion de crosse, membre de l'équipe canadienne aux Jeux olympiques à Londres, il vient d'être sélectionné par l'équipe de hockey du Canadien de Montréal. Yvonne développe une incroyable facilité pour les langues, dévore le répertoire classique anglais, italien, allemand, espagnol... toutes choses qui ne sont pas au programme d'études des religieuses de l'Académie Saint-Léon, rue Saint-Denis, où elle étudie.

Elle rêve de devenir chanteuse d'opéra ou actrice, peut-être même les deux. Elle en parle ouvertement. Les bonnes sœurs s'indignent, la dénoncent à son père. Piqué au vif, papa Duckett retire aussitôt sa fille de Saint-Léon et l'inscrit aux cours de chant de Salvator Issaurel, ainsi qu'à l'Université McGill, où le Français René du Roure enseigne la littérature française et la phonétique. À dix-huit ans, sous divers pseudonymes, elle commence à décrocher des petits rôles au théâtre et aux variétés lyriques.

Printemps 1912. Yvonne rencontre Jean-Louis Audet, un jeune dentiste bricoleur et farfelu. Ils se marient sur un coup de tête, louent un minuscule logement rue Saint-Denis et installent le laboratoire de dentisterie dans la cuisine qui n'offre désormais plus de place pour cuisiner. Le chef français Lelarge, qui vient d'ouvrir un restaurant près de chez eux, prend le jeune couple en amitié et l'invite à sa table. Pendant des années, c'est chez Lelarge qu'Yvonne et Jean-Louis prendront leurs repas du soir (table d'hôte à 25 ¢), avec leurs deux enfants André et Jean-Marc, entourés des acteurs, comédiens de vaudeville et chanteurs les plus célèbres de l'époque : Fred Barry, Albert Duquesne, Juliette Béliveau, Ti-Zoune père, Henri Letondal, sans compter les artistes français de passage à Montréal, comme Yvonne Printemps ou Sacha Guitry. Tous les jours chez Lelarge, on « mange français ». Au menu : Marivaux, Rostand, Cocteau, Anouilh, Giraudoux. Fervente admiratrice d'Eugène Lassalle, un acteur français qui a fondé un petit Conservatoire d'art dramatique au coin des rues Dorchester et Berri, Yvonne commence à diriger pour lui des spectacles d'enfants, souvent présentés aux théâtres Gesù et His Majesty.

Mais la crise s'étire. Jean-Louis voit sa clientèle s'évaporer. Un soir de novembre 1932, en rentrant chez eux, les Audet trouvent leurs meubles et le labo de dentisterie sur le trottoir. Un huissier leur remet un ordre d'éviction. Vite, il faut trouver de nouveaux moyens de survie. Yvonne est diplômée de l'Université de Montréal en élocution française, elle fait des démarches pour obtenir le droit d'ouvrir une école chez elle. Elle parle avec enthousiasme de son projet à Georges Landreau, le nouveau directeur du Conservatoire Lassalle. Il n'aime pas l'idée. La phonétique française, c'est son rayon. D'ailleurs, il vient de publier un livre là-dessus. « Pourquoi voulez-vous ouvrir une école alors que vous réussissez si bien ici avec les élèves du Conservatoire ? » Mais Yvonne a une autre idée. Ce n'est pas aux enfants choyés du Conservatoire qu'elle veut se consacrer, mais à ceux qu'elle entend jouer et crier dans sa ruelle. Elle insiste. Landreau se braque. Il a le bras long. Si elle s'engage dans ce projet, il n'hésitera pas à user de son influence dans le clergé et le milieu de l'éducation pour lui barrer la route.

Dans ce Québec en cravate et soutane, les femmes de tête doivent bien calculer leur élan. Sa grande amie, sœur Marie-Stéphane, l'encourage. Celle-ci vient justement de réaliser son rêve : la création d'une école supérieure de musique (Vincent-d'Indy). La pugnacité et la finesse de cette femme sont une source d'inspiration pour Yvonne.

Quelques semaines plus tard, elle est invitée à *l'Heure provinciale*, une émission de CKAC animée par Édouard Montpetit, économiste réputé, lui-même un amoureux de la langue française. D'entrée de jeu, il s'amuse à la provoquer :

Madame Audet avec
une classe des petits,
vers 1955.



- Madame Audet, vous enseignez la phonétique française... c'est quoi au juste, ce machin-là ?
- Mais la phonétique, c'est la langue parlée, tout simplement.
- Alors bon, pourquoi l'enseigner, puisqu'on la parle... tout simplement, comme vous dites ?
- Oui, mais comment la parle-t-on ! Écoutez les enfants autour de vous. L'école leur apprend à lire, pas à parler.
- Expliquez-vous.
- On enseigne le français comme une langue morte.
- Vraiment ?
- Un jeune lecteur lit. Il est muet. Si vous ne l'entendez pas, comment pouvez-vous l'aider à progresser dans sa langue ?
- Mais... en corrigeant ses cahiers... ses dictées.
- Très bien. Mais alors, dites-moi, Monsieur Montpetit, que faites-vous quand vous enseignez à cet enfant une langue seconde, comme l'anglais ou l'espagnol ?
- ...
- Vous parlez et vous le faites parler. Vous êtes tout de suite dans l'oralité. Du coup, vous valorisez la musicalité particulière de cette langue. Le vocabulaire, bien sûr. Mais aussi les sons justes, les voyelles... les voix, comme disait Molière. Et ce que vous lui communiquez par l'oral, par le dialogue, c'est l'amour de cette langue. Le plaisir de la parler bien.
- Et vous enseignez le français de la même façon ?
- Mais oui. Par le jeu. Des textes à voix haute, la chanson, des petites scènes de théâtre. Deux heures de français oral sont bien plus efficaces que deux cents pages écrites. On forme plus aisément un diseur qu'un lecteur.

C'est la fin de l'émission, Montpetit fait les remerciements d'usage. Avant de fermer le micro, il lance : « Mais vous devriez ouvrir votre école, madame ! » Une accolade en ondes par Édouard Montpetit ! Il n'en fallait pas plus à cette Irlandaise obstinée.



Équipe de jeunes comédiens de *Madeleine et Pierre*, vers 1946. Sur la photo : à gauche, Shirley Bruce ; debout derrière le micro, Jean-Marc Audet ; debout, à droite, Robert Gadouas.

Le lendemain matin, elle arpente les rues du Plateau à la recherche d'un logement qui pourrait accueillir sa famille et une petite classe. Elle déniché un rez-de-chaussée à louer au 3959 de la rue Saint-Hubert. Le sous-sol est déjà aménagé en studio avec un vaste plancher de bois franc et des banquettes intégrées tout autour. « Cette maison m'attendait », dira-t-elle plus tard.

Le 3959 va bientôt devenir une adresse mythique. Celle d'un des plus formidables incubateurs de talents que le Québec ait connu et qui participera à son réveil. Parmi les centaines d'élèves qui y sont passés, citons Olivette Thibault, Pierre Dagenais, Marjolaine Hébert, Gilles Pelletier, Gisèle Schmidt, Yvette Brind'Amour, Béatrice Picard, Françoise Loranger, Guy Mauffette, Ambroise Lafortune, Gaétan Labrèche, Andrée Champagne, Monique Miller, Dominique Michel, Pierre Nadeau, le Frère Untel, Raymond Lévesque, Germaine Dugas, Robert Gadouas, Denise Bombardier, Geneviève Bujold, Robert Charlebois, André Brassard, Serge Turgeon et plusieurs autres.

Le 3959 est une maison ouverte aux quatre vents. Cette drôle d'école, où l'on apprend tout par jeu, dégage une atmosphère de liberté échevelée. Les gamins du Plateau, venus d'abord par curiosité, ont le coup de foudre. Dans le Québec affamé et puritain des années 30 et 40, ils ont la sensation d'entrer dans un monde plus voulu, plus rêvé. Ici, garçons et filles, Shakespeare et Hugo se côtoient sans surveillance. On descend au sous-sol par un escalier vertigineux. Des chaises éparpillées, un piano droit et un pupitre, celui d'Yvonne. Les enfants ont déjà commencé à chanter l'air de la « dame tartine dans un grand palais de beurre frais » quand on entend claquer les talons d'Yvonne qui descend l'escalier. Elle traverse le studio sans rien interrompre, s'installe au piano et relance le refrain en chantant elle aussi.

1937. Yvonne forme une petite équipe créative avec ses deux fils. Yvonne, c'est l'école de phonétique, de chant, de théâtre. André, trop jeune pour être admis au Barreau, écrit des sketches pour les élèves et règle les mises en scène. Jean-Marc montre déjà un grand talent pour la technique, les éclairages, la sono. Ensemble, ils montent des spectacles au Gesù et au Monument-National. André apprend que la compagnie Kellogg's cherche une émission d'aventures pour jeunes, qui serait diffusée quotidiennement sur le réseau radiophonique de CKAC. Il prépare son projet sans trop y croire. Des auteurs connus ont déjà envoyé des textes. Dans un coup d'audace typique, Yvonne débarque à l'agence de publicité J. Walter Thompson avec une poignée d'élèves. Debout devant un micro bidon, les jeunes acteurs en herbe font la lecture du tout premier épisode de la célèbre série *Madeleine et Pierre*. Les représentants de Kellogg's sont séduits. Comme le seront des centaines de milliers de jeunes Québécois au cours des douze prochaines années.

C'est à cette époque que la mission d'Yvonne Duckett se précise autour de trois objectifs : améliorer le français oral au Québec, communiquer aux jeunes d'ici confiance et fierté, et leur inculquer le goût de l'action et de la création. Première à utiliser la danse, le jeu et la chanson comme outils pédagogiques, elle donne à chacun des textes qui correspondent à sa personnalité. « L'enfant vit dans l'instantané, tout entier dans la perception du présent. Prenez la peine de trouver des textes qui seront pour lui une récompense, non une punition. » Elle parle aux tout-petits comme on parle aux adultes, interrompant souvent son cours par une digression sur l'actualité, un spectacle, une confidence. « Il faut les prendre au sérieux tout de suite, si on veut les captiver. » Ses jeunes élèves adorent ça. Les parents aussi qui, mine de rien, assis sur la banquette au fond du studio, ne perdent pas un mot. « Tu vois, en améliorant aussi la langue des parents, leurs enfants ne craindront pas d'être ridicules et ils parleront un meilleur français à la maison. » Jamais elle ne voudra que les Québécois parlent à la française ou pointu. Plutôt que le français international, elle propose le français normatif : le respect du génie de la langue et de la syntaxe, le développement du vocabulaire, la prononciation claire des voyelles. Elle encourage ses élèves à parler et à jouer « naturel ». Elle les aide à poser la voix, les encourage à trouver un rythme, un phrasé, une couleur personnels. Souriante et positive, elle reprend les fautes de ses élèves sur un ton badin, sans leur imposer sa façon de voir. Aux cours d'art dramatique des plus grands, elle questionne souvent un acteur sur ses motivations, mais ne donne jamais le ton. « Mes élèves s'enrichissent au contact de la littérature et ils enrichissent la littérature de leurs propres interprétations. » Jan Doat, Gérard Philipe, François Rozet, ou des acteurs de la Comédie-Française et du Vieux-Colombier de passage à Montréal viennent à l'occasion donner des classes de maître à son studio.

1952, son fils André meurt à 37 ans. Un drame qu'elle ne parviendra jamais à surmonter. « Je ne crois pas à la mort d'André. » Pour oublier son malheur, elle redouble d'ardeur au travail. Ses journées sont une suite interminable de cours, à son studio, à l'Université de Montréal, au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, à l'École de musique Vincent-d'Indy. Infatigable, elle écrit des sketches pour *les Ondes enfantines*, une émission d'une demi-heure diffusée à Radio-Canada tous les samedis matin. Comme si ça n'était pas assez, elle ramasse d'autres diplômes en chemin : phonétique comparée à la Sorbonne, anglaise à l'Université de Columbia,

allemande à l'Université de Strasbourg, espagnole à l'Université de Mexico.

1960, la Révolution tranquille. Cette femme, marginale dans une société où la phonétique et l'art dramatique étaient hier encore des curiosités, voit les élèves qu'elle a formés prendre le pouvoir culturel. Elle garde cependant ses distances et reste concentrée sur le moment présent, son enseignement. Mais ses élèves se souviennent d'elle avec affection. Nommée membre honoraire de l'Union des artistes, elle recevra la médaille de l'Alliance française en 1965. Plus tard, en hommage à sa générosité légendaire, Albert Millaire et les anciens du Conservatoire d'art dramatique de Montréal créeront le Fonds de secours madame Jean-Louis Audet pour venir en aide aux étudiants démunis.

Fin 1969, Yvonne a 80 ans et tente vaillamment de soutenir le rythme. « La retraite me prendra, mais moi je ne la prendrai pas. » Épuisée, criblée de dettes, elle n'a pas payé son loyer depuis des mois et son frigo est vide. Durant ses cours, elle a des moments d'absence et de confusion. Un soir de décembre, une ancienne élève venue la saluer trouve sa porte grande ouverte. Des jeunes errent partout dans la maison, un gars et une fille fument un joint au salon. Seule dans son studio, Yvonne est au piano devant une partition. Elle cherche un accord.

On doit fermer l'école. À l'hôpital, puis au foyer Charbonneau de Montréal-Nord, elle s'accroche. Pas question pour elle d'abandonner. Debout à côté de son lit, elle fulmine. Frêle et plus grande que nature, le regard foudroyant, elle menace les membres de sa famille de les déshériter s'ils ne lui rendent pas son studio.

Elle s'éteint pendant les événements d'octobre 70, laissant en héritage à des milliers de Québécois et à des centaines d'artistes son amour passionné de la langue française. ¶

Un jour viendra où vous trouverez seuls la manière de dire
tout ce que vous voudrez. Sans effort, sans imitation servile.
Et ce jour-là, vous aurez trouvé en même temps ce que tout
être humain possède de plus précieux. La personnalité.

Yvonne Duckett

Consultant en publicité, **Pierre Audet** est à l'écriture d'un polar jeunesse. Auteur de chansons, d'une comédie musicale, de textes humoristiques à la radio et à la télé, il a été directeur de création aux agences BCP et FOUG. Il fut chargé de cours en créativité à l'Université de Montréal et à l'Université Fédérale du Pernambouc au Brésil. Il est le petit-fils d'Yvonne Duckett.

Bibliographie

- AUDET, Madame Jean-Louis, *les Monologues du petit-monde*, Montréal, Éditions Beauchemin, huit éditions entre 1938 et 1967, 250 p., illustrations de Marie-Laure Cabana.
- Manuel de français oral : phonétique et diction à l'usage des Canadiens français*, à compte d'auteur, 1960, 108 p.
- DAGENAIS, Pierre, *Et je suis resté au Québec...*, Montréal, Éditions La Presse, 1974, 204 p.
- GALARNEAU, Denyse, *l'Univers de Madeleine et Pierre*, Outremont, Éditions Carte Blanche, 2006, 168 p., ill.
- GOLD, Muriel, « A Missionary of the French Language Through Drama : Madame Jean-Louis Audet (1890-1970) », *Theatre Research in Canada*, vol. 12, n° 1, printemps 1991.